

Atelier d'écriture du 12 mars 2017, animé par Ingrid Thobois

Textes écrits à partir de la toile de Julie Salmon

« **Je veille** » (gerenuk mâle) encaustique sur bois (170x70cm)

Pour voir l'œuvre, c'est ici :

http://www.animal-art-gallery-paris.com/peinture/144-generuk-male-je-veille.html?search_query=Salmon&results=19

Pour en savoir plus sur l'artiste, c'est ici : http://www.animal-art-gallery-paris.com/27_salmon-julie

Et à partir de ce tableau de Julie Salmon, ce dessin réalisé par Christiane :



Le long voyage d'hiver

Le contrôleur annonça un retard probable d'au moins 45 minutes. A l'arrivée, je devais attraper le TGV pour Paris. Que faire si je le ratais ? Il y aurait alors des heures à passer dans cette ville de mon passé d'étudiante. Le temps de l'explorer au hasard des rues proches de la gare. Le temps de me réchauffer dans un café. Avait-elle changé ? Je n'y étais jamais revenue.

Peu m'importait, au fond, d'arriver en début de soirée à Paris. J'espérais juste pouvoir échanger mon billet facilement.

Ces années-là, je me trouvais plus paisible, un peu indifférente aux aléas de la vie, assurée de convertir le hasard en aventure plaisante. Je me replongeais donc dans le roman dont j'avais interrompu la lecture mais rapidement je refermais le livre. Le train était toujours immobilisé dans une campagne déserte et enneigée. J'aimais cet imprévu où l'avenir ne m'appartenait plus vraiment, où il fallait être docile, inventive, neuve. Une voyageuse sans bagages...

Toutefois, je me demandais, où poser ma valise encombrante quand nous arriverions à Rouen ? Y avait-il des casiers de consigne dans la gare ? Sinon, la confier dans un café sympa et aller, mains dans les poches, nez au vent.

Insidieusement, le souvenir d'un cauchemar répétitif me hanta. Il refaisait surface, s'imposait. J'étais perdue dans une ville inconnue, incapable de retrouver le chemin menant à la gare, fatiguée de marcher, un peu amnésique, ne reconnaissant pas les rues, ballottée par une foule indifférente. Quels événements de ma vie avaient pu programmer dans mon inconscient cette perte totale de repères ? Y avait-il un lieu, une mémoire que je ne pourrais jamais retrouver, que j'avais oubliés ? C'est long déjà ma vie... J'avais croisé tant d'êtres, de visages, aimé, oublié. Certains étaient morts, trop tôt ou brutalement et m'avaient élaguée, amputée. De nouvelles branches avaient surgi mais des cicatrices restaient douloureuses dans le tronc du vieil arbre que je devenais.

Quand commençaient mes souvenirs ? A quel âge ? Pourquoi certains plutôt que d'autres ? Je sais que je me suis appris l'oubli comme une sauvegarde. J'ai fermé des portes, les ai cadenassées. C'est peut-être derrière elles que se cache le pays perdu... Si je devais écrire une histoire, les mots seraient baguette de coudrier, révélant la source de la mémoire, là où la vie s'est enfoncée dans le profond du fini, du jamais plus, comme une eau lourde.

Peut-être à cause du temps traversé, une sorte de bonté a recouvert ce qui a blessé, rognant les arêtes vives de la douleur, faisant de ces parcours antérieurs un seul chemin qui devait être suivi pour que je devienne. Aucun regret. A chaque aiguillage, j'ai choisi selon les circonstances. Les choix faits portaient un sens prémonitoire, une sensation d'être au bon endroit, même si le chemin emprunté n'était pas le plus facile.

Un retard ? Qu'est-ce qu'un retard ? Cet inconfort qu'il génère renvoie à une volonté d'agir sur les événements par la logique, la force, l'énervement à cause du poids de l'habitude ou de la peur.

Légèreté de l'adaptation du voyageur à la modification de ses projets... Se moquer de ce qui est perdu, de ce qui n'a pu être. Adopter l'imprévu, l'incident, la bifurcation comme dans un jeu de patience contre le destin.

L'arrêt se prolongeait. On apprit par une indiscretion du contrôleur que quelques antilopes s'étaient égarées sur la voie. La clôture éventrée du parc animalier proche leur avait offert cette escapade. Elles avaient glissé sur la pente du remblai et ne pouvaient la remonter. Le conducteur de notre petit tortillard avait préféré arrêter le train en douceur. Nous attendions l'arrivée des gardes-forestiers, intrigués, désireux de les voir. On nous permit de descendre en contrebas de la voie, silencieusement, pour ne pas les effrayer. Nous étions si peu nombreux dans le train de si bon matin.

Les bêtes nous regardaient, inquiètes, prêtes à s'enfuir. L'une d'elles avait un regard si doux. Des yeux presque féminins, frangés de longs poils noirs qui lui faisaient comme des cils. Ses petites cornes légères accusaient sa grâce fragile.

La neige avait recouvert le paysage. Féerie pailletée de flocons blancs. Un vrai conte de Noël en cette fin décembre. J'avais envie que le temps s'arrête. Je sortis mon carnet et commençais un croquis, quelques traits : la tête de l'une d'elles.

Je pensais à un conte de Flaubert, « La légende de Saint Julien l'hospitalier » et à un vitrail que j'avais aimé dans la cathédrale de Rouen... Un jour, un jeune noble, Julien, après avoir massacré une harde de cerfs, vit s'avancer vers lui le grand mâle qui la commandait...

Les animaux sont parfois les messagers d'un autre monde possible, un monde où des voyageurs et un train se courbent devant la majesté de quelques antilopes perdues, par un jour de grand froid, sur une voie secondaire traversant une prairie normande enneigée.

Mon voisin, engoncé dans son manteau, souriait. Le conducteur et le contrôleur devisaient, cigarette aux lèvres. Une passagère frileuse était restée à l'intérieur du wagon.

Rouen était loin, Paris aussi.

Plus tard, les gardes-forestiers sont arrivés, ont guidé avec douceur, les bêtes, vers un passage accessible pour elles. Nous sommes remontés à bord. Le train s'est ébranlé, a repris de la vitesse. J'ai ouvert mon carnet et me suis mise à écrire ce si long voyage d'hiver.

Rouen en approche.

Il y a si longtemps que je n'étais revenue dans cette ville. Le prochain TGV pour Paris, en fin d'après-midi me laissait le temps de redécouvrir les rues d'autrefois. La neige avait fait place à une pluie froide qui me transperçait.

Qu'importe, j'allais... Rue du Gros Horloge, ses pavés, son beffroi, le cadran doré de l'horloge astronomique à une seule aiguille. Le temps d'autrefois se glissait sous l'aiguille dorée. La place proche était recouverte des restes d'un marché : cageots vides, trognons de choux, fruits écrasés. Je pensais aux antilopes pour lesquelles cela aurait été un festin. Je retrouvais la librairie de l'Armitière, rue Jeanne d'Arc, y pénétrais, conquise à nouveau par la chaleur douce du lieu et la musique. Les concertos brandebourgeois de Bach, comme autrefois. Le présent était aboli. Je m'assis sur un tabouret et saisis un livre sur un rayonnage proche : le dernier tome de « La Recherche », le feuilletai. « Le temps retrouvé »... Cher Proust qui m'avait accompagnée au long de ces années, dans les méandres de ma mémoire ondoyante... Ce livre était si triste. Les jeunes filles en fleur plutôt décaties, les amis fringants vieilliss ou disparus... je reposais le livre et saisis le premier tome « Du côté de chez Swann »... Combray...

« Longtemps je me suis couché de bonne heure.... »

Raconte, enfant, raconte, le baiser de la mère, les ombres mouvantes, la nuit, sur le papier peint de la chambre, la tante Léonie, la sonnette de la grille du jardin. Raconte la mort de la grand-mère, sa douceur, le manque de ces êtres dans ta vie...

Il était une fois, un train en retard... un très long voyage d'hiver... Schubert...

Christiane

Le temps ajouté

Je suis prête je pars non j'attends encore 1/4 heure, j'ai déjà vu large , je ne dois y être qu'à 16 heures, il est un peu tôt, mais on ne sait jamais, mille raisons peuvent interrompre mon trajet et le moindre retard serait terrible, impensable, comme un abandon, un manque à la confiance, j'entends déjà les pleurs, la panique, qu'est-ce qu'on fait diront-ils. C'est incontrôlable je pars. J'attendrai sur place, toujours un livre, un carnet, des crayons....Je préfère ça. Je me protège d'une situation redoutable et redoutée. Gérer l'heure de tout rendez-vous est une seconde nature!

Les pas pressés des gens laisseraient à penser qu'ils sont toujours en retard. Comment savoir. Les oiseaux qui volent d'un arbre à l'autre, se posent, écoutent, soudain s'envolent, ont-ils cette notion de retard, retard sur quoi? Que nous disent les animaux ? Que nous transmet cette antilope peinte sur la toile sur laquelle ce matin s'arrête notre émotion, son regard droit sous de longs cils noirs, ses oreilles à l'écoute, ses narines ouvertes, son long cou et ses pattes fines, son port impérial et équilibré. Elle semble me dire qu'il y a un temps pour tout. Se poser regarder observer , il sera toujours temps de courir. Pour elle courir est souvent signe d'un danger proche, danger de mort, c'est toujours cela qui guette les animaux et les force à fuir sans retard.

Être en retard c'est peut-être aussi l'oubli. J'avais cessé de l'écouter parler de sa ville natale et des femmes qui font pipi debout, des venelles envahies de langues de vipères, la belote, les jours de marché... Depuis longtemps "Courson d'Aulis" avait quitté mon espace tout entier. Il faudra pourtant un jour ou l'autre revenir sur la tombe, poser des fleurs qui ne seront plus celles du jardin, pour cela c'est trop tard.

J.H.

La minute suivante

Le rythme s'était installé. Chaque pas avait la même longueur, les bruits étaient bien réguliers, le bruit du cœur qui bat, le bruit des chaussures qui entrent dans le sol en craquant, le bruit de l'eau de la gourde dans la poche latérale de mon sac à dos et pour battre la mesure, la respiration allant et venant tous les quatre pas. Depuis combien de temps avais-je passé la dernière balise ? Le double trait de peinture rouge et blanc semblait se faire attendre. Parfois sur une vieille souche, parfois sur une pierre, parfois à même la terre, il fallait ouvrir les yeux. Or, la marche régulière provoquait chez moi un léger endormissement de l'esprit. Et c'était dans ces moments de réflexion profonde, quand une question avait pris tout l'espace, que les balises disparaissaient.

Le paysage évoluait lentement, le village devenait de plus en plus petit, le bouquet d'arbres près duquel j'étais partie, s'éloignait aussi.

Je n'avais encore croisé personne sur le chemin. La chaleur commençait à monter, de petites perles coulaient le long de mes tempes. Les rayons du soleil puissant travaillaient la peau de mon visage. Je regardais sans voir, me perdais dans le bleu vif de la couleur du ciel. Sans un souffle d'air, le minéral était en majeur dominant, quelques espèces, rares à cette altitude témoignaient encore de l'existence du règne végétal et à cet instant, j'étais animal et vivante. Seule au monde. La sensation de la marche avait disparu depuis un moment, remplacée par la sensation de la danse. Au fil des heures, mon corps s'était fondu dans mes pensées.

Eux, ils descendaient. Un bruit nouveau, lourd, rapide et saccadé, m'obligea à reprendre contact avec la réalité. La luminosité commençait à baisser. Où suis-je ? La carte était sur le côté du sac, un arrêt était nécessaire pour l'attraper. Déposer le sac, pour faire le point, retrouver quelques repères et ressentir subitement un moment de panique. Un tressaillement me traversa le corps, la secousse était partie de mes chevilles et se cala dans poitrine, provoquant sur son passage une brûlure désagréable. D'après mes calculs, il devait encore rester deux heures de marche avant le refuge. Il serait complet à l'heure où j'arriverai. J'avais laissé ma tente au départ, trop lourde. Je pensais ne pas en avoir besoin et puis, la légèreté faisait partie de la quête du périple. Laisser sur place ce qui ne servirait pas. Laisser sur place ce qui ne servait en fait qu'à couvrir mes peurs. Peur d'être sale, peur d'être mouillée, peur d'être perdue ... J'avais passé tout mon sac en revue avec cette question en tête. Mais ça, c'était avant le départ, dans mon salon, quand tout était encore théorique. Et maintenant, la question de savoir si la tente ne servait effectivement qu'à couvrir ma peur de dormir dehors sans toit sur la tête prenait tout son sens.

Alors, on reste là ? Je me parlais à moi-même. Un dialogue étrange s'entretenait entre ma tête qui me hurlait d'avancer et mes jambes que je ne sentais plus. Dans mon corps, la lutte se jouait entre la détermination d'en-haut et le découragement d'en-bas.

La nuit se passerait à la belle-étoile. Seule, seule dans mon duvet, seule dans ma peau, seule dans ma tête. Le soleil était passé derrière la montagne, emportant la lumière et la chaleur de la journée. Je repris la marche, en pensant à ce qu'il me restait dans mon champs des possibles. Choisir l'endroit, et je me raccrochais à l'idée de me mettre près d'une de ces grosses roches – une protection sans doute, et garder dans ma main le couteau suisse qui lui, avait résisté à la question de toutes les peurs. Il était donc dans mon sac. Il y avait des animaux dans cette montagne, je ne les avais pas encore vus aujourd'hui, mais au soir tombant, ce serait sûrement l'heure de la rencontre.

Progressivement, j'apprivoisais ma nouvelle situation, en me disant qu'à cette altitude, il n'y aurait pas de grand risque, mais pas grand-monde non plus.

Le chemin devenait étroit. La terre rouge, les pierres irrégulières et anguleuses marquaient comme une gouttière dans la paroi. A chaque pas, l'équilibre était à retrouver. Je sentais mon pied à peine posé sur l'arrête des pierres et mon sac qui basculait d'un côté à l'autre. La perspective du retard au gîte n'avait plus d'importance. J'avais fini par me réconcilier avec le temps. Est-ce que la minute suivante avait plus de valeur que celle que j'étais en train de vivre ? En retard, sur l'heure prévue, en retard sur ma vie ? Cette idée m'apaisait, elle était douce.

Le chamois avançait tranquillement, il ne m'avait ni vu, ni senti. Il leva la tête, je m'arrêtais. Il avait de grands yeux, comme maquillés de mascara noir. A quelle soirée allait la belle ? Son pelage portait les couleurs des moments de la journée ; la blanc du matin, le roux du jour et le noir du soir. Dans une immobilité totale, je passais mon regard le long du corps de l'animal, longeant la ligne qu'il dessinait sur le flanc de montagne déjà dans la pénombre. Son long cou n'en finissait pas. Arrivée aux oreilles, je percevais de tous petits mouvements, traduisant sûrement les vibrations qu'il percevait de ma respiration. Ses cornes striées et tout en courbe me semblaient bleutées, et la petite touffe de poils sur le dessus de son crâne était de couleur prune.

Ce face à face me ramenait à cet hiver, un jour sur la place du Tertre à Montmartre. Ce jour-là, il faisait froid, comme ce soir. Les couleurs de l'animal étaient les mêmes que celle de la palette de peinture de ce monsieur qui faisait mon portrait. Et aujourd'hui, qui est le peintre, qui est le modèle ? La Butte. Les souvenirs me revenaient : le village, les escaliers, l'eau qui coule le long des trottoirs, les petits bateaux en papier qui s'en allaient on ne sait où.

Valérie

Chant de champ de Mars

Durçon d'Aunis village des cagouilles, ... du farci printanier, de la croque au sel, la course à l'échalote, les femmes qui font pipi debout, , les langues de vipères dans les venelles, autour des tombes.

*

Enfin la gare, la course sur le quai, s'engouffrer dans le wagon Saluer le chauffeur de Ludmilla.. Mon abcès au foie fait mal. Depuis quelques jours la plèvre sur le côté droit est touchée à un petit tiers. « L'enquiloxe » du geste de couture ou « d'éventailier » la chanteuse sous les projecteurs. Il me fallait l'argent d'un train. Nous ne posons l'aiguille et la gorgone.

Se jeter sur le premier fauteuil. Le corps expulse son asphyxie.

Je pleure aux rythmes des vagues de la mer par série de 7 , après la scélérate qui m'inonde tout le visage. le nez qui se bouche de ces pleurs torrentiels.

Je m'enfonce dans le sommeil. Réveillée par le contrôleur. Il m'apprend que je suis en première... Il prend ma main me fait le poinçon du contrôle.

Bien engeancée, callée, côté le ciel. La tête dans le nuage je pense à Elle .Je saisis mon cahier et j'écris la lettre pour la lecture à la messe. Mon stylo galope, une plume à cheval sur un anglo-arabe à même la crinière, la plume défit le train. Galops, wagon, rails : ce bruit m'apaise. Mon corps veut partir. Bordel ce n'était pas prévu, trois semaines pour trouver le toubib qui veille bien me prendre au sérieux. Prise de sang , je me la prescrist. L'audace ça paye toujours. 13 centimètres de diamètre, l'abcès du mon foie.

Poitiers arrivé, je descends à la cow boy. Sur le quai le panneau dans le vent, je ne lis pas Poitiers, vite un taxi. Le train de La Rochelle. Sur quai je vois du train ses fesses.

Je marche jusqu'à un banc sous ciel ouvert. Suivie par un jeune de couleur vue à Paris, en retard lui tambien. Il m'a reconnue, s'assoit à mes côtés.

Faire rire Pélagie. Oui, il y arrive. Dans un autre monde, le tam-tam. Le quai s'inonde du chant : voix légère avec des graves d'un Miles Davis. Pélagie ferme les yeux, danse, retrouve la voie du ciel.

« Ô maman, maman,

Tu me disais vouloir partir

Si vite, si vite, personne pour te tendre la main

Ce dépotoir d'attentes toujours suspendues,

Cette présence absence perpétuelle

les enfants qui sont là , Elle ne voit pas,

ta mort, Ô maman, maman, »

L'homme prend les bardas nous entraîne dans un wagon de marchandise.

Nous dansons : caresses en nos deux sculptures,

Simplement rapprochées par la force d'un ouragan.

L'amour sculptural. Ses amis *le cherchent entre temps*. L'envol tellurique dans le train en attente de cargaison, l'autre train déjà lancé sur la Rochelle.

Ils organisèrent tout pour trouver : le quai, l'heure... le téléphone réitéré... Sur le quai du départ ils commencèrent la répétition du concert qu'ils donneront aux arènes d'Angoulême. Pélagie chanta avec les chœurs La contrebasse, la flûte traversière ... Le compagnon de l'instant aux percussions. Quel hymne à la vie !

Le comité d'attente à la gare, à la morgue.

Dernière prière à vue de la Mama. Le charentais connaît pas la compassion. Quelques commentaires : gouttes d'arsenic sans dentelle J'avale mes derniers souvenirs du quai de Poitiers : racines de palétuvier, résister : se tenir la plèvre éméchée. Hostilité même la tête de la mère. Masque mortuaire sculpté des derniers combats. Survie : comas six mois. Au zénith la stupeur dans ses traits... Pas d'essuie glace pour les yeux, nothing see, nothing see.... Pupilles en mousson. Pupilles de la Nation tous les trois. Orphelins.

Arrivée à la maison au beau frère de la mère, je demande de lire la lettre pour la messe...Même ce jour là, on me lâche comme des clébardes enragés à la gueule « seul le curé est habilité à te le donner le droit »

-Avec un peu de culture, un sens de l'observation, ta présence au sommet de l'abjection, ... Vous ne comprendriez pas tout de travers, l'annonce dans le journal être la dernière des personnalités nommées dans le journal, alors que je ne l'ai jamais quittée,...

. Sous mes pieds je sens le feu des forges du diable qui chauffe Je pars voir le curé avec l'oncle. Cet d'oncle quand j'étais psychopédagogue m'avait traitée de toxico alors que c'était la clientèle dont je m'occupais. En dessous d'un certain niveau de culture : sauve qui peut... promesse au père : m'engager pour le junior, aider la mère à ne pas y faire face seule...

Le curé prend son temps, résonne en lui les différents sens. Ses derniers mots.

-Monsieur votre nièce est la personne désignée d'office par notre Seigneur.

-Pour son jeune fils, mon frère il m'a semblé important de témoigner devant tous ses amis ce qu'elle fut sur cette terre.

-Excusez- moi, dit l'oncle, Monsieur le curé, nous avons perdu assez de temps. »

*

Je marche derrière l'oncle, ma tête tourne, je me trouve dans cette grande rue, elle devient vite la plantation de Cocody de la cliente de ma mère du plateau d'Abidjan. Des sabots légers accompagnent ma marche. Une antilope cheval née pour ce moment. Je prends un point d'appui à la base de son cou puissant et fin. Nous nous sommes regardé comme dans un moment de « falling in love ». Ce regard encadré de longs cils éponge le temps, le suspend. Tu es ma veilleuse des ténèbres, corps si grand irrigué du firmament, tes yeux si calmes malgré ta petite queue dont on dirait qu'elle est atteinte de la danse de Saint Gui. Tu me lèches le visage, une protection comme les mères venant de mettre bas, Tu es un animal désigné comme les chiens blancs de pyrénéens....

Au lieu de traversée la place, me rendre au repas de famille, avec l'antilope cheval nous prenons la route pour la forêt. Silence pour sentir la proximité de ma mère de mon père. Les lieux où s'est développé leur amour, leurs premiers baisers, la première échancrure de culotte sous la jupe froncée

*

Paris.

Assistante d'E. V., chez L. C. la metteur en scène, chorégraphe d'un clip, je cous des gorgones sur la robe de la chanteuse. Autour de nous comme un champ de daffodils au printemps (*jonquilles en anglais*), de son 800m² ces fleurs, perles de l'art contemporain, traditionnel,.... Musée aussi de pièces en argent de tous les pays du monde de ses prestations de première Etoile de l'Opéra. Je tire mon aiguille, pose la gorgone en concert de la pyramide de shantoung de soie et je bade les tableaux. Ma douleur à droite ne se calme alors mon regard se laisse inspirer, aspirer par l'âme qui vit dans les tableaux. Je suis gâtée. Un tableau quasiment vivant d'une antilope cheval en arrêt narine en expiration. Son bain de pied dans notre scène – Seine.. L'arrière plan du tableau résonne comme la porte de l'infini entr'ouverte. Ses cornes en spirale tenues de fils invisibles au ciel, ses pattes si fines dans la clarté de l'eau transparence et du sable blanc fin ... Je m'envole dans les sillons de rires de maman à la plantation de bananes. Elle porte un plat de spaghetti pour le méchoui que papa gère avec les boys de la maison. Nous voyons un python. Nous retenons nos souffles, nous connaissons les réactions vocales de la mère, elle enjambe le python comme un tronc d'arbre sur la route. Elle ne le voit pas, elle bute simplement dedans juste après la dernière anse. Elle croit à un morceau de bois. Enfin, elle arrive, le boy chasse le python. Nous éclatons de rire, de rire, enfin. Stupeur sur le visage de Gisèle ! Dans son coma ce visage était sous cette forme fixée. Mon Dieu ! Qu'elle fut son dernier regard ? Qu'a-t-elle vue ?

- « Mademoiselle Pélagie votre train.... »

L'antilope cheval semble la rassurer : « Elle est là dans le sable ou neige ! Va vers elle, son chemin est chemin fait. Alors que chaque pas te soit un bain de joie, d'éternité, c'est la seule voie pour te mater et la visiter...prends ton temps, elle a un furieux passage au purgatoire, pense à ton abcès du foie, il guérit mais treize centimètres. Le monde veut encore de toi. Sauf les benêts. »

La gorgone tenait bien sur le Shantoung écru. Je pris les petits pains tartinés de foie gras. Une demi-bouteille de champagne pour la route.

Milan Milanovich le chauffeur de Loudmilla Cherina me hisse dans le wagon le premier du quai!

-Hop inside ! My Lolita !

* * *

Réconciliation : Paris, Paris, pari !

Le pari n'était pas tenu avec mon grand projet de vie. Dans la place de psychopédagogue choisie pour mes diplômes. Ca se mord la queue. Ici personne n'écoute personne. Comme si c'était un ordre institutionnel. Pourquoi diantre m'a-t-on choisie pour les diplômes universitaires en plus ?

Je rame. Mon rêve de Paris se dissout dans cette eau de pisses vinaigres, pas de vinaigre de Xérès.

Paris : mes cabinets littéraires, les spectacles à la Comédie Française, les jupons d'Ariane Mnouchkine, l'avenue de Breteuil, le champ de Mars : les portes de l'Histoire la grande histoire.... Le zouave du pont de l'Alma. Le corps ne supporte pas l'arrêt sur désir. Désir orchestré et mis en branle depuis : je me déboite, me démembre, écrasée pulvérisée. Pourquoi cette équipe de marasme ?

Une Grande fièvre fait sortir le mercure du tube ! Hôpital urgences. Perfusion. Je dors, je me réveille, je sombre.

Entre deux sommeils j'aperçois ma mère assise sur le second lit vide de la chambre.

Maman, ..., puis- je à peine articuler ?

- Te dire que tu ne dois pas mourir.

Meurs avec le métier qui t'es le plus cher au monde ! Quitte à prendre le vieux vélo de ton père et t'y rendre à Paris. Je t'envoie en malles toutes les robes de ta Mémé, s'y t'habites pas le 15eme, le 20 eme tu feras plus couleur locale.

-Quoi ?

-Non, j'ai rien dit, j'ai promis !

..... Simplement tu seras intra muros,

-Je crève maman....Arrêtons le Champ de Mars, un Chant de Mars.

Frankie Map's Monde